

**De :** christine montalbetti  
**À :** Jean-Philippe Toussaint  
**Envoyé le :** Samedi 9 décembre 2017 23h07  
**Objet :** Made in China

Cher Jean-Philippe,

Je savais, en recevant dans le petit appartement de Trouville ton livre que la postière m'avait fait suivre (et en allant marcher dans le vent de la plage avec ce livre dans mon sac - et puis finalement il faisait trop froid ce jour-là pour que je m'asseye dans le sable et que je le commence), le bonheur de lecture que ce serait. Mais je suis une lectrice si lente, comme si, pour des livres comme celui-là, il convenait de se rapprocher du temps qu'il a fallu pour les écrire, et je lis une page ou deux, pas tous les jours, je laisse infuser, je reprends, et voilà, je viens seulement de terminer ton livre. L'invention d'un style est inséparable de l'invention d'une façon d'être au monde, c'est ce qu'on se dit devant la continuité entre tes narrateurs de romans et celui de ce récit, devant cette sorte de passivité attentive qui est la sienne, quelque chose de doucement oxymorique, un genre de doux fatalisme mais empreint de curiosité, ce "je" avant tout observateur, délicat, joyeux, inquiet aussi.

J'ai été très sensible également à ce tournis du présent qui, comme tu dis, "se fane" dans le manuscrit, cette drôle de temporalité qui l'agit, et qui m'avait justement beaucoup occupée au début de l'été quand je mettais la dernière main à "Trouville Casino", un roman que j'avais commencé avant "La Vie est faite...", et pendant l'écriture duquel le décor même du casino réel ne cessait de changer, de sorte que ce roman (qui sort en janvier) parle finalement aussi de ça, de la vitesse du changement des décors que nous parcourons, et de la façon dont tout se passe comme si dans ces changements c'étaient nos propres traces aussi qui se trouvaient effacées.

Et puis le point d'acmé de ton récit, bien sûr, c'est ce moment où la scène du repas se tord, se distord, pour faire apparaître la table de travail, ramenée au premier plan par les bruits de Harley. Tout ce que tu dis de l'intrusion des bruits du monde qui maltraitent la phrase en train de naître me touche beaucoup. J'en parle un peu, de ces intrusions, dans celui des "Petits déjeuners" qui se passe à Trouville. Souvent, quand je suis arrachée à ma phrase par un bruit semblable, je me mets à écrire dessus, j'ouvre un fichier, je note mon désarroi, je décris ce que j'entends (ou vois parfois), car ce sont aussi là des matrices de récits. Parfois aussi, quand je suis dérangée par un bruit de chantier, ou de tondeuse à gazon, ou de tracteur, ou par un chauffagiste qui hurle quelque chose à l'autre à travers le conduit de cheminée, j'essaie de me dire qu'à ce même instant, au fond, nous sommes tous au travail, qu'en un sens je peux me sentir épaulée, comme si la contrariété de ces bruits se muait aussi en une sorte d'encouragement bizarre à travailler moi aussi, de mon côté... Ce que je trouve très saisissant, dans ta scène, c'est la façon dont ce bruit de Harley provoque une torsion de l'image, presque comme un truquage de cinéma.

Je me dis aussi qu'il y a dans toute cette séquence quelque chose de la course du cheval dans La Vérité sur Marie. Peut-être que c'est ça au fond, que c'est ton moment "course du cheval", qu'il se met à y avoir un moment, dans tes livres, où tout s'emballa, où le rythme change, où on passe de cette douceur gentiment désinvolte à un moment d'accélération, d'envolée, de tournoiement, et à l'introduction, quand bien même le fond de la situation serait réaliste, d'une sorte de fantastique.

Bien amicalement à toi,  
Christine